

## Écritures de l'histoire, écritures de la fiction

Colloque international organisé par le  
Centre de recherches sur les arts et le langage (EHESS-CNRS)  
en collaboration avec le  
Groupe de Recherche en Narratologie de l'Université de Hambourg (RFA)

Les 16, 17 et 18 mars 2006

Bibliothèque Nationale de France  
Quai François-Mauriac  
75706 Paris Cedex 13  
Petit Auditorium

Les récits sont assurément « innombrables » (Barthes), et chacun se fait une idée, ne fût-ce qu'intuitivement, des facteurs qui permettent de distinguer entre récit et non-récit. Nombreuses sont les études qui formulent le *sine qua non* du récit ou, s'appuyant sur des critères et des thèses plus ou moins explicites, dessinent le champ narratif selon tel ou tel schéma. Parmi ces schémas de découpage interne du domaine du narratif, la distinction entre récit factuel et récit de fiction est sans doute une des mieux ancrées dans la conscience commune.

L'analyse du récit, la narratologie, a longtemps eu tendance à assimiler récit et fiction, au point de rabattre parfois la première question sur la seconde, « Qu'est-ce qu'un récit ? » devenant ainsi « Qu'est-ce qu'un récit de fiction ? » Certes, le récit fictionnel partage avec les récits non-fictionnels différents traits, formels ou autres. Et on a vu dans les analyses, sous l'influence du post-structuralisme et d'autres évolutions, un certain effacement des frontières entre le récit de fiction et le récit factuel, voire l'émergence d'un « panfictionisme » au cœur du discours dans toutes ses formes. Mais en même temps, par leurs usages comme par leur statut épistémique, les deux types de récits semblent se différencier l'un de l'autre : des arguments pragmatiques tout autant que sémantiques semblent donc plaider en faveur d'une ségrégation étanche entre les deux domaines.

Est-ce que la narratologie – par quoi on entendra ici une narratologie élargie, susceptible de prendre en compte la pragmatique et la sémantique des textes et leur fonctionnement mental –, peut nous aider à avancer dans ces questions ? Peut-elle nous aider à sortir du dilemme qui ne nous laisse le choix qu'entre ségrégationnisme absolu et panfictionnalisme ? Le présent colloque fait le pari qu'effectivement les outils de l'analyse narrative sont susceptibles de faire avancer la question, et ce de façon décisive.

Mais ceci exige en préalable qu'on s'interroge sur la validité du schème dualiste qui oppose le récit de fiction comme tel au récit factuel comme tel. D'abord, si les récits sont « innombrables », ceci vaut pour les récits de fiction *et* les récits factuels. Ensuite, on rappellera avec Paul Veyne que les régimes de croyance sont eux aussi, sinon « innombrables », du moins multiples, autrement dit que les façons dont les humains adhèrent à leurs récits déclinent de multiples programmes de vérité.

On en conclura deux choses. En premier lieu, le récit factuel « pur » et le récit de fiction « pure » ne désignent sans doute que des idéalizations des deux pôles extrêmes de la pragmatique des régimes de croyance et des programmes de vérité. La dichotomie est utile pour déterminer la tension polaire qui structure les modes d'adhésion aux récits. Mais elle ne saurait remplacer une interrogation plus fine, car dans les récits tels que nous les connaissons, c'est entre ces deux positions extrêmes que les histoires se déploient. Ensuite, il convient de déplier ces deux figures massives que sont le récit factuel et le récit de fiction. Sous chacune

de ces dénominations se cachent en effet de multiples genres et nombre de situations historiques qui dessinent une figure autrement plus complexe.

Parmi les multiples types d'écriture narrative que la notion de récit factuel prétend recouvrir, le récit historiographique (ou plutôt les récits historiographiques, car les pratiques d'écriture historiographique sont nombreuses) est sans doute celui qui s'est trouvé le plus constamment couplé avec le champ des récits de fiction. Ceci se vérifie au niveau des pratiques d'écriture effectives, des dénominations génériques (du roman historique à l'histoire romancée) comme de la réflexion théorique (de l'opposition aristotélicienne à l'assimilation post-moderne). D'où l'intérêt d'en faire l'objet d'une interrogation proprement narratologique.

Plusieurs réponses, déjà formulées par les théoriciens, narratologues ou non, s'offrent comme point de départ pour ce débat. L'historien, collectionneur de signifiants plutôt que de faits, met en œuvre un processus de signification qui produit un « effet de réel » (Barthes) ; la mise en intrigue opérée par l'écriture de l'histoire souligne le caractère littéraire de l'historiographie (White) ; les traits descriptibles du discours narratif se manifestent de manière comparable dans le récit fictionnel et dans le récit factuel, d'où un certain « gradualisme » dans la transition entre les deux (Genette) ; la distinction histoire/discours, fondatrice pour la première narratologie des années soixante, est peu opératoire pour la plupart des historiens, et l'analyse du récit historique se doit de prendre en compte un troisième niveau – celui de la référence –, les « indices de fictionnalité », pour leur part, instaurant un « séparatisme » entre le récit fictionnel et le récit d'histoire (Cohn) ; la « référence croisée » assure le lien entre la fiction et l'histoire tout en permettant de distinguer l'expérience fictionnelle et l'intentionnalité historique (Ricœur).

Ces pistes de réflexion (et d'autres encore) s'offrent au chercheur, mais elles sont loin de clore le débat. Certes, l'étude des rapports et des différences entre les deux formes du récit sur le plan formel constitue un des éléments essentiels de l'analyse. Mais comme déjà indiqué, il importe de prendre en compte les questions de la sémantique et de la pragmatique du discours narratif – questions déjà abordées, d'ailleurs, par des chercheurs qui travaillent dans le domaine. Certains opposent volontiers les récits fictionnels aux récits référentiels. Mais la narratologie des mondes possibles, par exemple, nous rappelle que le récit fictionnel possède lui aussi ses modes de référenciation, sans que la fiction soit censée calquer un quelconque « réel » du monde extra-textuel ; corrélativement, l'histoire « contrefactuelle » n'est pas une démarche étrangère aux historiens (Si l'archiduc François-Ferdinand d'Autriche n'avait pas été assassiné à Sarajevo...). Dans une autre perspective, le récit fictionnel serait une « feintise » ou une « simulation » du récit factuel ; mais suffit-il alors de considérer, sur le plan pragmatique, que le récit historiographique peut être réduit à l'exemplification d'un acte de langage « sérieux » ? Ou encore, si certains récits se distinguent par des « indices de fictionnalité », y aurait-il des « indices de non-fictionnalité » caractéristiques des récits d'histoire ? Et enfin, il n'est peut-être pas inutile de rappeler que la fiction n'est pas l'apanage du seul récit littéraire, mais qu'elle contribue aux processus cognitifs pré-discursifs. La liste des questions à débattre reste encore ouverte...

Pour Aristote, la poésie traite du général, de ce qui aurait pu avoir lieu, tandis que la chronique traite du particulier, de ce qui a effectivement eu lieu. Mais, si l'on accepte l'idée avancée plus haut, à savoir que le récit factuel « pur » et le récit fictionnel « pur » sont une idéalisation, la distinction est largement de principe, car nonobstant la condamnation du statut dégradé de toute imitation du réel prononcée par Platon, les récits, dans des proportions variables, restent à cheval entre le factuel et le fictionnel. Ce constat est capital pour la compréhension de tout récit sur les plans historique et culturel, bien sûr, mais aussi, face à l'hybridation inévitable du discours narratif dans toutes ses formes, pour toute tentative de dégager et de mettre en perspective les critères et les méthodes d'une narratologie susceptible

d'éclaircir les récits fictionnels *et* les récits historiques sans perdre de vue leurs spécificités respectives.

John Pier      Jean-Marie Schaeffer      Philippe Roussin

Clearly, narratives are “innumerable” (Barthes), and everyone knows, be it only intuitively, what makes it possible to distinguish between narrative and non-narrative. Numerous studies express the *sine qua non* of narrative or, relying on criteria and theses that are more or less explicit, provide an outline of the scope of narrative according to one schema or another. Among these schemas for the internal division of narratives, the distinction between factual narrative and fictional narrative is no doubt one of the best rooted in shared consciousness.

Narrative analysis, or narratology, has long tended to assimilate narrative and fiction, occasionally going so far as to express the former in terms of the latter, “What is a narrative?” becoming in effect “What is a narrative fiction?” Indeed, fictional narrative shares a number of traits, formal and otherwise, with non-fictional narrative. And there have been analyses, under the influence of post-structuralism and other developments, that have sought to erase the borders between fictional narrative and factual narrative and even to promote the emergence of a “panfictionism” at the core of discourse in all its forms. But at the same time, both by their use and by their epistemic status, the two types of narrative seem to be distinct from one another: both pragmatic arguments and semantic arguments would thus seem to argue in favour of a strict segregation between the two.

Can narratology – by which we mean a broadened narratology, one that is capable of taking into account the pragmatics and the semantics of texts and their mental operations – help us make headway on these questions? Can it help us overcome the dilemma that leaves us with a choice only between absolute segregationism and panfictionism? The stakes laid for this conference are that the tools of narrative analysis are indeed capable of providing some progress on these matters, and of doing so decisively.

To begin, however, this requires questioning the validity of the dualist scheme that opposes fictional narrative as such to factual narrative as such. If narratives are “innumerable,” this applies to both fictional and factual narratives. And it must be remembered, as Paul Veyne has shown, that systems of belief, while not “innumerable,” are in any case multiple, in other words, that the ways in which humans commit themselves to their narratives follow a continuous line breaking down into multiple programs of truth.

Two conclusions are to be drawn from this. Firstly, “pure” factual narrative and “pure” fictional narrative are no doubt idealisations of the two extreme poles of the pragmatics of systems of belief and programs of truth. The dichotomy is useful for determining the polar tension that structures the modes of commitment to narratives, but in no way can it replace a finer analysis, for in narratives as we know them it is between these two extremes that stories unfold. Second, it is advisable to dissociate the two massive figures formed by factual narratives and fictional narratives. Under each of these labels there are in fact numerous genres and historical situations that lay out a figure of complexity in its own right.

Among the many types of narrative that the notion of factual narrative claims to cover, historiographic narrative (or historiographic narratives, for there are numerous practices in the writing of history) is no doubt the one most constantly coupled with the field of fictional narratives. This can be verified in the practices of writing narrative that effectively exist, in the naming of genres (from the historical novel to fictionalised history) and in theoretical reflection (from Aristotelian opposition to postmodern assimilation). Hence, the interest of studying it from a properly narratological perspective.

A number of responses, already put forth by theoreticians, narratologists or not, can serve as a point of departure for this debate. The historian, collector of signifiers rather than of facts, implements a process of signification that produces an *effect de réel* (Barthes); the emplotment resulting from the writing of history underlines the literary nature of historiography (White); the traits of narrative discourse that can be described in factual and in fictional narrative are comparable, whence a certain “gradualism” in the transition between the two (Genette); the story/discourse distinction, fundamental to the original narratological theories of the 1960s, does not hold for most historians, and the analysis of historical narratives must take into account a third level – reference – while “signposts of fictionality” set up a “separatism” between fictional narrative and factual narrative (Cohn); “crossed reference” provides a link between fiction and history while at the same time making it possible to distinguish between fictional experience and historical intentionality (Ricoeur).

These paths of reflection (and several others as well) are open to the researcher, but they are far from closing the debate. Indeed, study of the relations and distinctions between the two forms of narrative at the formal level represents one of the essential elements of analysis. But as already pointed out, it is important to take into account the questions of the semantics and the pragmatics of narrative discourse – questions that have already been taken up by researchers working in the field. Some are content to oppose fictional narratives to referential narratives. However, possible worlds narratology, for example, reminds us that fictional narrative also possesses its modes of referentiality, without fiction supposedly copying something “real” in the extra-textual world; correlatively, “counterfactual” history is a practice not unknown to historians (If Archduke Franz-Ferdinand of Austria had not been assassinated in Sarajevo...). From another perspective, fictional narrative can be regarded as a “feigning” or “simulation” of factual narrative; but can we then consider, from a pragmatic point of view, that historiographic narrative exemplifies a “serious” speech act? Then too, if some narratives can be distinguished thanks to “signposts of fictionality,” might there be “signposts of non-fictionality” characteristic of historical narratives? And finally, it may not be pointless to bear in mind that fiction does not lay claim exclusively to the literary narrative, but that it contributes to pre-discursive cognitive processes. The list of questions to be debated still remains open....

For Aristotle, poetry deals with the general, with what could have happened, while the chronicle deals with the particular, what in fact took place. However, if one accepts the idea put forth above, namely, that “pure” factual narrative and “pure” fictional narrative are idealisations, Aristotle’s distinction is one largely of principle, for notwithstanding Plato’s condemnation of the degraded status of all imitations of the real, narratives, in variable proportions, remain astride the factual and the fictional. This fact is capital for understanding narratives in their historical and cultural contexts, of course, but also, given the inevitable hybridisation of narrative discourse in all its forms, for any attempt to draw out and put into perspective the criteria and methods of a narratology capable of explaining fictional narratives and historiographic narratives without losing sight of their respective specificities.

John Pier

Jean-Marie Schaeffer

Philippe Roussin

## Programme

### Jeudi 16 mars :

9h30-10h : Arrivée des participants

10h-10h15 : Ouverture du colloque

Président : Jean-Pierre Morel (Université de Paris III)

### Séance plénière :

10h15-11h : Wolf Schmid (Université de Hambourg) :

« Les événements et l'histoire dans les récits factuels et fictionnels »

11h-11h30 : Dmitrij Kalugin (Université Européenne de St. Petersburg) :

« Between Literature and History : Social Functions of Russian Biographical Narratives of the Nineteenth Century »

11h30-12h : Stéphane Michonneau (Université de Poitiers) :

« Entre fictionnel et factuel : *Los Sátrapos de Occidente* d'Antonio Ramos Martin »

12h-12h30 : Sabine Schlickers (Université de Brême) :

« Le récit gauchesque : la quadrature du triangle, ou la complexité narrative d'un genre populaire de l'histoire nationale »

Pause midi : 12h30-14h30

Président : Michel Murat (Université de Paris IV)

### Séance plénière :

14h30-15h15 : Jean-Marie Schaeffer (CRAL, CNRS / EHESS) :

« Reporter, imaginer, inventer »

15h15-15h45 : Ioana Vultur (CRAL) :

« Référence, récit, histoire »

15h45-16h15 : Natal'ja Movnina (Université d'État de St. Petersburg) :

« Landscape as a Way of Historisation of Narrative »

16h15-16h30 : Pause

16h30-17h : Birte Lönneker (Université de Hambourg) :

« Automatically Generating Fictional and Factual Narratives »

17h00-17h30 : Matthias Aumüller et Hans-Harald Müller (Université de Hambourg) :

« Cognitivism – A Common Basis for Fictional and Historiographic Narratology ? »

Vendredi 17 mars :

Présidente : Annick Louis (Université de Reims / CRAL)

Séance plénière :

9h30-10h15 : Claude Calame (EHESS) :

« Entre vraisemblance, nécessité et fabrication poétique : historiographie grecque classique »

10h15-10h45 : Tomáš Kubíček (Académie Tchèque des Sciences – Prague/Brno) :

« Structure of History : Between Immanence and Accident. The Contribution of Czech Structuralism to the Concept of Historiography »

10h45-11h15 : Ondřej Sládek (Académie Tchèque des Sciences – Prague/Brno) :

« Between History and Fiction : On the Possibilities of an Alternative History »

11h15-11h30 : Pause

Présidente : Agnès-Derail Imbert (Université de Paris IV / ENS)

11h30-12h : Daniel Fulda (Université de Cologne) :

« 'A = N' -> récit factuel ? Critique de la distinction entre narration fictionnelle et narration historique chez Genette »

12h-12h30 : John Pier (Université de Tours / CRAL) :

« L'hybridation de l'histoire et de la fiction chez Melville »

12h30-13h : Valery Timofeev (Université de St Petersburg) :

« The Reader as Focalisator »

Samedi 18 mars :

Président : Alexandre Prstojevic (INALCO / CRAL)

Séance plénière

10h-10h45 : Michael Scheffel (Université de Wuppertal) :

« 'Narratologie fictionnelle' et 'narratologie historiographique' ? Réflexions à partir de quelques thèses de Hayden White et de Paul Ricœur »

10h45-11h15 : Philippe Roussin (CRAL, CNRS) :

« La partition entre littérature et historiographie dans l'herméneutique narrative de Ricœur »

11h15-11h45 : Françoise Lavocat (Université de Paris VII) :

« Le récit de catastrophe (XVIe et XVIIe siècles) : entre fiction et histoire »

11h45-12h15 : Sabine Lang (Université de Hambourg) :

« L'histoire vraie : écritures d'un paradoxe dans l'historiographie et la littérature françaises du XVIIIe au XXe siècles »

Pause midi : 12h15-14h15

Président : Heinz Raschel (Université de Tours)

Séance plénière

14h15-15h : Meir Sternberg (Université de Tel Aviv) :

« Fiction, History and Modern Bias : A Review from Antiquity »

15h-15h30 : Marielle Macé (CRAL, CNRS) :

« 'Les formes élémentaires de la périodicité' : tempos et écriture de l'histoire chez Sartre »

15h30-16h : Sergueï Fokine (Université d'État de l'Économie et des Finances de St  
Petersbourg) :

« Les chemins de la narration de soi : *Carnets de drôle de guerre* et les débuts du projet  
autobiographique de J.-P. Sartre »

Pause : 16h-16h15

16h15-16h45 : Jean-Louis Jeannelle (Groupe Fabula) :

« Littérature et sens du réel »

16h45-17h15 : Sebastien Veg (EHESS / CRAL)

« Brecht et la configuration inachevée de l'histoire : *La Bonne Âme du Setchouan* et *La  
résistible ascension d'Arturo Ui* »